
Jacques Henric, *Politique*

Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007.

Marc Kober



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1449>

DOI : [10.4000/itineraires.1449](https://doi.org/10.4000/itineraires.1449)

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 183-185

ISBN : 978-2-296-55744-4

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Marc Kober, « Jacques Henric, *Politique* », *Itinéraires* [En ligne], 2011-4 | 2011, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1449> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1449>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jacques Henric, *Politique*

Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007.

Marc Kober

RÉFÉRENCE

Jacques Henric, *Politique*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007.

- 1 Cet ouvrage s'oriente naturellement en suivant le fil d'une existence, soigneusement revisitée, et relue à travers des carnets écrits au jour le jour. Cet aspect du livre n'a rien d'ennuyeux, puisque l'auteur écarte de lui toute volonté de noter l'insignifiant ou ce qui relève du nombrilisme. Au contraire, l'ambition de Jacques Henric est de comprendre son destin au travers d'une histoire commune. En l'occurrence, l'histoire des années 1960 et 1970. Mais l'auteur revisite aussi l'époque de la Libération, et l'après-guerre, et aborde les années récentes, sous le double prisme de la littérature et de la politique. Avec quelques principes directeurs. Chemin faisant, il n'échappe pas au récit d'anecdotes significatives, ni à un ensemble de portraits d'écrivains ou d'hommes politiques qui sont le sel de ces pages. Car les hommes qu'il décrit sont les acteurs de la République des Lettres, et certaines personnalités de premier plan du Parti communiste. En particulier, Jacques Henric développe quelques idées forces. L'histoire des écrivains français est tout sauf transparente. C'est pourquoi l'auteur révèle la perméabilité de certains d'entre eux à l'antisémitisme par exemple. La période de l'Occupation, ou la guerre d'Algérie sont des moments révélateurs. Le louvoiement entre les extrêmes, ou la franche contradiction dans les principes de certains écrivains parmi les plus respectés, possède un caractère inacceptable, certes, mais fascinant. Les surprenantes identités politiques des écrivains ne laissent pas de l'intriguer durablement, et il en donne de multiples exemples, comme l'itinéraire politique de Jacques Laurent rencontré bras dessus bras dessous avec André Stil, son exact opposé politique, par ailleurs membre improbable du jury Goncourt. Henric développe en particulier l'exemple des *Hussards*, ou des *Grognussards*, bien compromis, et surtout des réseaux de consanguinité littéraire entre auteurs que rien ne devrait associer. Il rappelle les marchandages autour de la liste noire des

écrivains à la Libération, et combien la mémoire de sa génération fut flouée par les omissions et récits tronqués de Marguerite Duras, ou même de Maurice Blanchot. Selon Henric, les extrêmes opposés politiques ne cessent de se rejoindre encore aujourd'hui, avec l'aventure de *L'Idiot international* de Jean-Edern Hallier, ou les convergences néo-païennes.

- 2 Une autre idée importante, et qui revient souvent chez Henric est le lien consubstantiel qui relie politique et sexualité. L'auteur affirme même que la politique est sous la dépendance du sexe. Sans une telle approche sensible du politique, les engagements des uns et des autres resteraient à ses yeux incompréhensibles. Ainsi, il appelle en 2004 à une relecture de l'œuvre d'Aragon à la lumière de son homosexualité, provoquant un tollé de la part de ceux qui sont restés fidèles en esprit à la pudibonderie, voire à la tradition de censure littéraire du PC.
- 3 Au fond, ce livre est terriblement nostalgique d'une époque où le sujet écrivain ne pouvait se soustraire à la réalité historique, contrairement à ce qui se produit dans le roman contemporain, selon Jacques Henric, où le « poids du monde » semble absent. Le parcours biographique des écrivains l'intéresse comme la somme de leurs engagements, mais aussi de leur dérive. Il ne s'intéresse pas du tout aux écrivains politiques, mais bien à ceux dont les œuvres ont su se développer en contradiction parfois, en décalage toujours, avec leurs engagements politiques, et avec le matériau composite de leurs vies. Parmi ces écrivains fascinants, il nomme Aragon, Duras, Blanchot, Genet, Bataille, Céline, Jouhandeau ou Pasolini. Et Jacques Henric en cite bien »
d'autres, qu'il a connus parfois intimement, comme « le bon abbé Muray (Philippe Muray).
- 4 Au centre du livre se trouve un autre écrivain qu'il connaît bien, un militant, et un homme qui a l'art de se retrouver au centre de nombreuses aventures politiques et intellectuelles : Jacques Henric. Contre les défaillances et les manipulations de la mémoire, l'auteur tente de tout dire, avec une grande précision.
- 5 La relation de Jacques Henric avec le Parti communiste est une affaire de famille, avec un père communiste, idolâtre de Staline. Dès l'enfance, il découvre la réalité de la classe ouvrière et de la lutte des classes, avant même d'adhérer au Parti. C'est la seule appartenance politique qu'il se reconnaît : communiste, maoïste, pour une brève période, mais jamais « de gauche ». Lui qui se dit rétif à l'ordre, et à toute communauté, se trouve « embrigadé dans un parti politique sans doute le plus acharné à faire respecter un ordre ». Sans doute y trouve-t-il l'histoire concrète des hommes, et des gens qui affrontent le réel. À l'École centrale du Parti communiste de Viroflay, il rencontre Jacques Duclos, Roger Garaudy, et Laurent Casanova, haut responsable de la politique culturelle du Parti. Depuis sa cellule de normalien instituteur, il combat la ligne stalinienne du Parti avec son journal oppositionnel, *L'Étincelle*. L'exemple de la figure rebelle de Pierre Hervé, qui publie la revue *Action*, l'impressionne. Pierre Hervé démontre que l'on peut être communiste et antistalinien en 1950. Il se situe tout à l'opposé de Jean Kanapa, « quintessence de l'intellectuel stalinien » qui fonctionne comme un repoussoir. Au Comité national des écrivains, il rencontre Philippe Sollers. Nous sommes en 1959. Jacques Henric développe la trajectoire de Pierre de Lescure, l'un des fondateurs des Éditions de Minuit, rencontré en 1960, et bientôt injustement écarté des *Lettres françaises*. Henric reprend à son compte son « credo » : jamais de littérature sous l'autorité de la politique, qu'il retrouve peu ou prou dans les principes

de la revue *Tel Quel*. En 1965, et dans le contexte littéraire de l'époque, *Tel Quel* défend en effet « une écriture en phase avec la révolution, mais non à son service », l'écriture étant conçue comme une activité révolutionnaire.

- 6 À cet égard, il rappelle la carrière fulgurante d'André Stil au PC et dans sa presse, avec comme référence le réalisme socialiste de Jdanov, et l'aura du grand écrivain prolétarien, prix Staline en 1952, avant sa disgrâce en 1970. Chroniqueur à l'hebdomadaire du Comité central du Parti, *France Nouvelle*, Jacques Henric se demande si le soutien d'André Stil à *Tel Quel*, et ses liens avec quelques-uns de ses membres principaux, n'aurait pas précipité sa chute. Il note, à travers son expérience de *France Nouvelle*, combien le PC fut plus ouvert aux avant-gardes littéraires et artistiques que la droite. Ainsi, toute la presse de gauche fut hostile à *Tel Quel*. Sollers, rejeté par la presse socialiste, aurait engagé un dialogue avec le PC à partir de 1965. Pourtant Marc Devade ou Jean Thibaudeau sont les seuls à posséder la carte du Parti. Au commencement de l'année 1970, le PC voit d'un bon œil ces écrivains se réclamant du marxisme dans une période de pénurie de penseurs importants en son sein. Jacques Henric apporte une autre explication à cette proximité entre le PC et *Tel Quel* à ses débuts : la révolution russe ayant été une période d'exceptionnelle effervescence intellectuelle et artistique, la révolution culturelle (chinoise) en rappelait le meilleur. Le retour du refoulé s'opérait avec *Tel Quel*. À cela s'ajoutait la relation d'Aragon avec les avant-gardes du début du siècle.
- 7 La vie du groupe *Tel Quel* est relatée, telle que la vécut Henric, comme une libération après le PC, et comme une priorité accordée à la littérature. Cependant, le groupe *Tel Quel* se replie souvent dans une autoréférence, conçue comme un mode de défense face à l'hostilité générale du milieu littéraire et journalistique. La question se pose à la fin des années 1960 de poursuivre ou non l'alliance avec le PC. Guyotat et lui choisissent la rupture, précipitée avec l'engagement maoïste. Le détour par le PC aurait été une tactique dans une visée de soutien à la révolution culturelle. Les relations entre le PC et *Tel Quel* prennent fin durant l'été 1970. Un article très hostile à Pierre Guyotat dans *Les Lettres françaises* précipite sa démission, celle de Stanislas Ivankov, et celle de Jacques Henric en 1972.
- 8 La création d'*Art Press* se situe après la rupture interne de *Tel Quel*, en 1972, avec le départ pour le PC de Jacques Derrida et Paule Thévenin. *Tel Quel* ne fut pas sans influencer les choix artistiques initiaux d'*Art Press*. Jacques Henric est chargé des pages littéraires, et naturellement, Philippe Sollers ou Marcellin Pleynet figurent bientôt au sommaire. C'est l'occasion de rappeler la teneur de divers numéros marqués par le souci d'engager un débat polémique sur la liberté d'expression.

AUTEURS

MARC KOBER

Université Paris 13 – CENEL